David Foenkinos

Lennon

En 1975, John Lennon décide de mettre un terme à sa carrière. L'occasion pour lui, à travers des séances de psychanalyse, de revenir sur sa vie : les atrocités de son enfance, l'incroyable célébrité, la folie d'une époque, les tentatives incessantes de trouver le bien-être et la paix intérieure. Et cette passion exceptionnelle avec Yoko Ono, cet amour hors normes devenu depuis un véritable mythe romantique.

> *« Tendrement rock, David Foenkinos imagine « son » Beatles ; un homme qui, finalement, ne diffère pas tant que ça des héros de ses autres romans, qui doutent, s'entichent, se détestent et questionnent les sentiments avec l'acuité et le regard malicieux qu'on lui connaît. »*
>
> *Elle*

David Foenkinos est l'auteur de plusieurs romans à succès, notamment *Le potentiel érotique de ma femme*, prix Roger Nimier 2004, *Nos séparations* et *Les souvenirs*. Ses romans sont traduits dans plus de vingt langues. Il a réalisé avec son frère Stéphane Foenkinos une adaptation cinématographique de son roman *La délicatesse*, avec Audrey Tautou et François Damiens.

ISBN : 978-2-290-03765-2



Texte intégral
Photographie de couverture :
Alain Delorme © Éditions J'ai lu
Merci à Optic'Al Belleville, Soubrier et MS Transports

Prix France
5,70 €

David Foenkinos
Lennon
ROMAN
9848
J'AI LU

David Foenkinos

Lennon

J'AI LU

Pendant l'écriture de ce livre, je n'ai cessé d'écouter la musique de John Lennon et des Beatles. Elle m'accompagne depuis toujours. Le premier souvenir marquant de ma vie est l'assassinat de John Lennon. J'avais alors un peu plus de six ans. La vérité d'un homme est extrêmement complexe à définir. Et davantage encore pour quelqu'un qui a suscité autant de commentaires. Et puis Lennon a aimé les médias. Il n'a cessé de donner des interviews, avec des versions différentes. Il a aussi réécrit sa propre histoire. Notamment toute la partie de sa vie avec Yoko. Il y a beaucoup de beauté, et une aisance dans la volonté d'être un mythe, dans leur façon d'avoir donné de leur vie une version officielle. Si la plupart des événements de l'existence de Lennon sont dans ce livre, ils n'en demeurent pas moins soumis à mon appréciation. Si j'ai cherché à être au plus proche de ce qu'il pouvait penser, il va de soi que cela demeure une interprétation absolument libre. Interprétation toujours en mouvement. Il m'arrive de ne pas savoir ce que je pense de

John Lennon. Je sais simplement qu'il me touche, sa musique m'accompagne tout le temps, et que je l'admire d'une manière infinie. Je sais qu'il est dans ma vie.

Introduction

Après une enfance terrible, une plongée précoce dans l'immense célébrité, la rencontre décisive avec Yoko Ono, des années d'errance et de drogue, John Lennon a décidé d'interrompre sa carrière en 1975, à l'âge de trente-cinq ans, pour s'occuper de son fils Sean. Pendant cinq années, à New York, il s'est retiré de la vie médiatique et n'a pas sorti d'album. C'est au cours de cette période qu'il a pris le temps de réfléchir à la folie de son parcours. Ainsi, les séances qui suivent se sont déroulées entre le 21 septembre 1975 et le 7 décembre 1980, veille de son assassinat par un déséquilibré.

Première séance

La dernière fois que je me suis allongé pour parler à un inconnu, c'était pendant le Bed-In avec Yoko. Une semaine au lit pour la Paix. Les gens pensaient qu'ils allaient nous voir baiser, alors qu'on voulait juste parler. C'était en... bon, pour les dates, faut pas trop compter sur moi. Disons 1968. Des dizaines de journalistes sont venus nous voir. C'était une autre époque. Je ne sais pas si ça a servi à quelque chose, tout ça. Est-ce qu'on a gagné un peu de paix ? C'était pas plus con que de faire une grève de la faim. On a simplement changé la position du combat. Notre lutte était horizontale. Certains ont dit qu'on était complètement mégalos. On chantait *Give peace a chance*, on achetait des pleines pages dans les journaux du monde entier pour mettre fin à la guerre. Tout le monde se foutait de notre gueule mais, au bout du compte, c'était la première fois qu'on mettait la notoriété au service du pacifisme. Et notre notoriété était sans précédent dans l'échelle des notoriétés. Ce n'était pas possible de ne rien en faire. Dès que je pissais de travers, je faisais la une des journaux. Le para-

doxe, c'est que l'exposition brutale à la lumière m'a souvent permis de disparaître. En devenant une image pour tous, j'existais moins. Je me suis dilué tant de fois dans des concepts. Et là, c'était celui de John et Yoko. Celui de John et Yoko pour la Paix. Ce fut l'absence la plus visible qui soit. Je crois que je n'ai jamais cessé de chercher à me fuir, comme si j'étais une plaie. Je l'ai dit : une partie de moi-même est persuadée que je suis un pauvre type, et une autre pense que je suis Dieu. Alors, ça ne va pas être facile, votre boulot. Même si je crois que c'est plutôt le pauvre type qui est allongé là.

Je dois vous avouer que je ne viens pas ici par hasard. Je suis guidé par votre regard. Quand je vous croise dans l'ascenseur, vous avez une étrange façon de me regarder. Un regard absolument neutre. C'est la Suisse, votre regard. Depuis quinze ans, tout le monde m'observe bizarrement. Être moi, ça signifie n'avoir jamais personne de normal en face de soi. On y voit le Beatle, l'excité politique, le dingue de Yoko, mais rien de tout ça avec vous. C'est ce qui m'a attiré. Et puis aussi le côté pratique : je pourrai venir vous voir en chaussons. On croira que je descends les poubelles, mais je viendrai vider mon sac. Pour avoir un cabinet ici, c'est que vous devez être sacrément douée. Le Dakota, ce n'est pas un immeuble, c'est un repaire de nantis. Ce que je suis. Ce que je serai toujours maintenant. J'ai dit qu'on était plus populaires que Jésus. Je pourrais dire que je suis plus riche que le Bangladesh. C'est

Yoko qui gère mon argent, mais je vois juste que notre appartement s'étend de plus en plus. Si ça continue, je vais finir par aller chier à Brooklyn... Pardon... J'ai un humour... Enfin, vous verrez... Bon, j'ai compris : vous ne parlez pas. C'est drôle, j'aurais juré le contraire. Vous avez une tête à théories. Peut-être pour plus tard alors, c'est ça ? Vous me ferez une synthèse. Si on a le temps. Avec ce que j'ai vécu, il nous faudra au minimum un siècle pour cette analyse. Un siècle avec les jours fériés.

C'est un moment si particulier. Yoko est enceinte. C'est un miracle après tant de fausses couches. Elle est enceinte de mon bonheur. Elle est enceinte de mon apaisement. Je compte les heures, les minutes, les secondes. Elle est si belle, elle est ronde, et je suis heureux dans ce rond. Enfin, je commence à être heureux. Mes démons me chatouillent les pieds, mais je les rejette. Ça me fait peur aussi, ce bonheur qui arrive. Je ne sais pas ce qu'il faut faire quand on est heureux. Peut-être que c'est ça que je viens chercher ici : le mode d'emploi du bonheur. C'est comme si on me le livrait maintenant, et que je le regardais comme on regarde le soleil. Avec la peur de se brûler les yeux au cœur de l'émerveillement.

Je n'ai connu que la frayeur. J'ai tenté tant de choses pour m'en sortir. La drogue, beaucoup de drogue. Au début, on fumait juste du shit. On riait tout le temps. J'avais l'impression de voyager dans l'enfance, et même : de décou-

vrir enfin l'enfance. On fumait dès le réveil. Au studio, on se cachait pour ne pas se faire pincer par George Martin, notre producteur. On était comme des écoliers. On aurait dû rester dans les volutes. On n'aurait pas dû continuer à creuser notre fosse. Mais bon, ça a quand même complètement modifié ma vision des choses, mon rapport au réel. Est-ce que sans la drogue je serais passé de *Love me do* à *I am the Walrus ?* Je ne sais pas. Peut-être que tout était là, en moi. Et que me soûler à l'eau aurait tout autant fait l'affaire. Je ne peux pas le savoir. Personne ne peut faire marche arrière dans ses veines.

Il y a eu une petite période où on a pris de l'acide, mais la vraie révolution a été le LSD. L'ouverture de toutes les portes de la perception. Le monde entier était différent. Ma première fois a été aussi dense qu'un dépucelage. Un dépucelage de l'esprit. On était invités à dîner chez notre dentiste. Quelle idée aussi d'être ami avec son dentiste. Faut se méfier des mecs qui fourrent leur nez dans ta gueule. C'est lui qui nous a fourgué du LSD sans qu'on le sache. À mon avis, il voulait nous plonger dans une sorte de partouze. Tout le monde voulait baiser les Beatles. En sortant de chez lui, j'ai pris la voiture. Toute la nuit, j'ai vu Londres à l'envers. C'était magique. Alors, je suis devenu accro. Mais je n'ai jamais pensé une seule seconde à en faire l'apologie. Tout le monde a cru que *Lucy in the sky with diamonds* voulait dire LSD. Je n'en revenais pas. Peut-être que

c'était mon inconscient ? Après cette histoire, j'ai pris les initiales de toutes mes chansons pour y chercher des messages codés, mais rien à faire, il n'y avait rien à trouver. Personne ne me croyait quand je disais qu'elle avait été inspirée par un dessin de mon fils. De toute façon, chaque fois que j'ai voulu démentir un truc, on ne m'a jamais cru. Paul, c'est sûr qu'on l'aurait cru, avec sa tête de gendre. Moi, j'étais trop intello, trop pervers pour qu'on puisse croire en la chasteté de mon imagination. On s'en fout surtout. Ce qui est marrant, c'est qu'il y a un chercheur français qui vient de découvrir le plus vieux squelette du monde. Et au moment de sa trouvaille, on passait ma chanson à la radio. Alors il l'a appelé Lucy. C'est fort, non ? C'est plus fort que de savoir si oui ou non cette chanson était une ode à la drogue.

Au fond, je ne sais plus moi-même où est la vérité. J'étais tellement mal à cette époque. Je ne savais pas quoi faire pour aller mieux. Après, j'ai accéléré le mouvement en passant à l'héroïne. Je me sentais minable. Tout m'impressionnait. Personne ne peut imaginer à quel point je suis timide. On peut faire des concerts devant cinquante mille personnes et avoir la trouille de sa vie à l'idée de parler à une femme. Je ne me supportais plus. Et je n'étais plus satisfait du groupe. J'étais comme marié aux Beatles, et c'était un mariage qui m'étouffait. On ne pouvait pas parler. Lors de notre premier voyage en Amérique, notre manager nous avait interdit d'évoquer le

Viêtnam. C'est peut-être pour ça que j'ai explosé après, que je n'ai parlé que de politique. Ils m'ont trop muselé, les cons. On était quatre garçons dans le vent, mais c'était un vent glacial. Je criais au secours, et les gens applaudissaient. J'étais une bête apeurée. Je me sentais si fragile, j'avais l'impression que tout le monde allait me fuir. J'avais des visions de gens prenant des trains et des avions pour aller le plus loin possible de moi. J'ai toujours ressenti ça. J'ai chanté si souvent que je ne voulais pas qu'on me laisse tomber. Et même avec vous, je vais essayer d'être drôle, de vous séduire un peu, de faire en sorte que vous m'aimiez pour ne pas foutre le camp. Je sais, c'est facile, c'est lié à mes parents. Ils se sont barrés quand j'étais petit. Pas besoin d'une longue séance pour comprendre que ma vie, c'est une tentative incessante de prouver au monde que je vaux quelque chose. Mais bon... si mes parents étaient restés, que se serait-il passé ? J'aurais peut-être été heureux. Et je serais devenu dentiste.

Pour m'en sortir, j'ai participé à toutes sortes d'expériences. J'ai été un adepte du cri primal. On tentait d'expulser par des cris les drames de l'enfance. On pleurait toujours pendant les séances. J'avais l'impression que ça marchait, mais il faut croire que non, car la douleur revenait sans cesse. Il n'y a pas de vacances à la douleur. La souffrance est une éternité. Avant les cris, j'avais donné dans le silence. Maintenant que j'y pense, je me dis que c'est fou de

voir à quel point j'ai essayé tout et son contraire. J'ai tenté de me sauver par la méditation. On est partis en Inde avec le Maharishi, une sorte de gourou à barbichette. On lui a fait tellement de pub. Vous imaginez ? Avoir les Beatles comme adeptes ? Je suis revenu de tout ça. Lui, il était dans son bungalow, comme un petit pacha, avec tous ses lieutenants qui n'arrêtaient pas de dire qu'il faisait des miracles. Il y avait des histoires comme quoi il avait essayé de coucher avec des filles, de quasiment les violer. On a commencé à avoir des doutes. J'ai voulu avoir une explication avec lui, mais ça ne servait à rien. J'ai vu subitement dans son œil qu'il s'était foutu de notre gueule. Cette déception a été brutale, comme un coup de foudre à l'envers. J'ai vu dans son regard la haine qu'il pouvait avoir. Au même moment, le monde entier commençait à être zen. Et je venais de comprendre, déjà, que le rêve qui débutait d'une aisance multicolore ne durerait pas. J'ai senti aussi à quel point la recherche de Dieu était une notion pour les faibles, qu'au bout de cette inspiration-là attendait aussi la vacuité. Je suis rentré, misérable. Et c'est la musique qui m'a sauvé. Je suis revenu avec mes plus belles chansons.

Alors vous voyez, j'en ai tenté des choses. Et je suis là à vous parler avec toute l'expérience de mon amertume. Je voudrais tellement me reposer maintenant. Je voudrais trouver du blanc. Quand je dors, mes rêves ont le mauvais goût de me réveiller. Je suis hanté par des sou-

venirs atroces. Ceux de mon enfance... et des actes terribles... que j'ai commis. J'ai eu tellement de violence en moi. J'ai failli tuer à mains nues. Mais bon, je ne sais pas si je peux vous raconter ainsi les saloperies de ma vérité. Peut-être que oui. Peut-être qu'il faut que j'emprunte enfin ce chemin. C'est le moment.